

Christianisme et Chrétienté

Francesco Giorgi

Dans la note *Amour et vérité* (1), nous nous étions interrogés à un certain point: Est-il donc possible qu'échappe à Galimberti « la différence entre le *Christianisme* et la *connaissance* ou *conscience du Christianisme* (qui n'est ensuite rien d'autre, pour l'essentiel, que la différence entre le *Christ* et la *connaissance* ou *conscience du Christ*), et donc le fait que le Catholicisme représente une connaissance *particulière* ou conscience du Christianisme, mais non *le* Christianisme? »

Eh bien! Alessandro Maggolini (Évêque de Côme), ouvre son ouvrage *Fin de notre chrétienté*, en distinguant justement le « Christianisme » de la « chrétienté », puisque celle-ci – explique-t-il « est l'essence du christianisme – qui n'existe jamais à l'état pur – étant donné qu'elle se concrétise dans un contexte déterminé de culture et de civilisation: donc, *en s'incarnant* dans un cadre humain qui met en évidence certains aspects du mystère révélé par le Seigneur Jésus, mais en obscurcit d'autres, et en contient des instables ou, carrément, de ceux à surmonter dans des époques diverses et en divers moments de l'histoire » (2).

À ceci, il ajoute ensuite la distinction entre « l'Église universelle » et les « Églises particulières ». « Qu'en est-il aujourd'hui – se demande-t-il par exemple – de la communauté paulinienne de Thessalonique, de Corynthe, d'Éphèse, de Colosse, etc? Qu'en est-il des diocèses fleurissants de l'Afrique du Nord, au quatrième et cinquième siècle, comme Carthage, Hippone, Tagaste etc? Un peu plus que des ruines. Et pourtant l'Église vit encore. Qui nous garantit que la chrétienté italienne actuelle a une destinée éternelle, et qu'elle ne disparaîtra pas, au contraire, à cause de persécution soudaine, d'exténuation, d'insuffisance, d'ennui ou quelque chose de ce genre? Tandis que l'Église de demain pourra fleurir – est-ce que je sais – surtout en Amérique latine ou en Afrique? Le Seigneur Jésus nous a prédisposés aussi à l'éventualité d'une Église formée par quelques personnes têtues, douces, qui témoignent du mystère du salut: sans identifier l'église avec la Synagogue, on pourra se trouver dans la condition du *résidu d'Israël*, du peuple le plus exigü par rapport à tous les autres peuples, du *petit troupeau* » (3).

Le Christianisme et l'Église universelle sont une chose, donc, en tant que réalités spirituelles, la chrétienté et les Églises particulières en sont une autre, en tant que réalités historiques et culturelles.

Mais qu'y a-t-il d'autre à la base de ces distinctions sinon la différence – comme affirmé dans la note rappelée – entre la réalité (cosmique) du Christ (plus que du « Seigneur Jésus ») et la réalité (humaine) de la conscience du Christ qui caractérise les diverses Églises et les diverses chrétientés (4)?

Mais si les choses vont ainsi, que la « chrétienté italienne actuelle » puisse disparaître, non seulement par « persécution subite », mais aussi par « exténuation », par « insignifiance » ou par « ennui » cela n'indique-t-il pas alors que la connaissance ou conscience du Christ dont elle est porteuse a désormais épuisé son énergie propulsive? Et si la « chrétienté », en tant que connaissance ou conscience (humaine) du Christ, « met en évidence – comme le dit Maggolini – certains aspects du mystère révélé dans le Seigneur Jésus, mais en obscurcit d'autres, et en contient des variables ou carrément de ceux à surmonter en diverses époques et en divers espaces de l'histoire », tous ceux qui ont vivement à coeur l'existence du Christianisme ne devraient-ils pas se

sentir par cela même en devoir de « changer » ou de « dépasser » un tel niveau de connaissance ou de conscience, en cherchant à mettre justement en évidence « les aspects encore « obscurs » du « mystère révélé » du Christ-Jésus ?

Nous avons souvent souligné, dans nos notes, que la chrétienté actuelle s'appuie sur la « foi », et pas sur la « connaissance », puisqu'elle est soutenue par l'âme *rationnelle* ou *affective*.

Mais à partir du moment où l'âme *rationnelle* ou *affective* a laissé la place (à partir de 1413 ap. J.-C.), à la moderne *âme de conscience* (conscience de soi), nous sommes en train de courir de plus en plus le risque que la chrétienté qui a donné forme à la première, au lieu de se changer dans celle requise par la seconde, entraîne dans son déclin le christianisme: c'est-à-dire que nous courrons de plus en plus le risque qu'avec la fin d'une chrétienté finisse le Christianisme.

« D'une période de crise comme celle que nous vivons — déclare Maggiolini — peut naître une chrétienté nouvelle » (5).

C'est vrai: mais une « nouvelle chrétienté » peut-elle naître sans que naisse une nouvelle conscience du Christ? Et comment peut naître une nouvelle conscience du Christ si l'on ne dépasse pas l'horizon doctrinaire et dogmatique de la chrétienté traditionnelle?

« Au plus profond de l'âme — observe à ce propos Rudolf Steiner — il y a l'aspiration ardente, la tendance pleine de vie à comprendre d'une manière renouvelée le Mystère du Golgotha. Ce qui doit être recherché, c'est une expérience nouvelle du Christ (...) Parce que dans sa première forme, il est expérimenté grâce aux restes d'anciens héritages d'âme et parce que ceux-ci, depuis le quinzième siècle, ont été épuisés, il se transmet désormais par tradition. Ce n'est que dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle que l'obscurcissement total fut atteint (...) Mais on doit de nouveau rechercher une lumière qui conduise hors de cet obscurcissement des âmes. Il faut vraiment que l'on expérimente de nouveau le monde spirituel » (6)

On doit avoir « confiance — dit encore Maggiolini — dans les merveilles que l'Esprit sait susciter » (7) car « l'imagination débridée et la vigueur très douce de l'Esprit peuvent réserver des paysages inattendus tout au long du cheminement de l'histoire » (8). D'accord, mais si l'on ne veut pas que ceci reste de belles paroles (et que l'on mette des « bornes à la providence »), il faut avoir le courage, alors de remettre beaucoup de choses en discussion.

Par exemple, comment « ouvrir d'emblée la voie à une Initiation chrétienne » (9) en continuant à soutenir que le « rôle de l'intelligence trouve sa place aussi dans la foi » (10), négligeant ainsi le fait que le rôle de la foi trouve aussi sa place *dans l'intelligence* ou, pour mieux dire, dans un *connaître* qui s'est de nouveau ouvert à la vie de l'esprit? « Ce qui compte — rappelle précisément Steiner — ce n'est pas de parler sur l'esprit, mais plutôt de parler avec l'esprit » (11).

En répétant, au contraire, que le Christianisme, en tant que « Mystère et sacrement », « échappe en grande partie à la connaissance humaine » (12), ne finit-on pas par pousser les gens à le trouver « incompréhensible », « insignifiant », « non désiré », sinon carrément « ennuyeux » (13)? Et en répétant que la liberté « est un engagement lourd et dangereux » auquel « l'impératif juridique peut venir au secours » (14), ne finit-on pas par les induire à la craindre et même à la remplacer par la licence, ou l'arbitraire ou le caprice?

Camillo Ruini est convaincu, à cet égard, qu'il faut avancer vers la « mer ouverte de la culture contemporaine » parce que « le défi le plus profond pour le christianisme d'aujourd'hui, est celui de conserver la foi en l'incarnant dans la modernité » (15).

Mais comment opérer une tentative de ce genre si l'essence de la modernité ou de l'âme consciente réside justement dans l'affirmation du sujet humain et de la pensée humaine, et dans la corrélative négation de toute doctrine qui descende d'une autorité (16) et non de la libre conscience individuelle?

L'homme de la Renaissance — observe à ce sujet Giovanni Gentile — est « attiré par une réalité qui est toute conquête de l'homme, sa doctrine, et le fruit de sa propre expérience acquise; d'où il s'élève au-dessus de l'homme commun, et se délivre de ses limites et de ses misères, et affirme donc sa propre indépendance, qui est pouvoir infini, créativité, c'est-à-dire liberté » (17).

Que l'on réfléchisse: pour quelle raison Maggiolini affirme-t-il que « l'Église de demain pourra fleurir — que sais-je — surtout en Amérique latine et en Afrique »? C'est vite dit: parce que c'est sans doute plus probable de parvenir à « conserver la foi » en la transférant, *comme elle est*, là où ne s'est pas encore installée la modernité que de parvenir à la transformer et à la renouveler pour lui permettre de « s'incarner » là où, au contraire, s'est déjà consolidée l'âme consciente (quoique dans sa seule première phase de développement scientifico-spirituel).

Que l'on considère, d'ailleurs, que la chrétienté actuelle a été d'autant plus en mesure de donner historiquement une contribution plus ou moins substantielle à la défaite du nazisme et du communisme, que ces « fois » n'ont été (et ne sont) sur le plan politique qu'un aberrant et « idéocratique » produit de la *même âme rationnelle ou affective*.

Combien d'espoir y a-t-il, toutefois, de parvenir aujourd'hui à vaincre (et à racheter) cette « nouvelle idéologie du mal » (Jean-Paul II) qui, en tant que conséquence matérialiste ou agnostique de la première phase de développement de l'âme consciente, prend progressivement forme dans la « soi-disant mentalité scientifique, ou plutôt scientiste, contemporaine » (18)?

Étant donné, donc, que « Satan » (comme l'appelle Maggiolini) a démontré, en passant du plan fidéiste ou idéologique à celui technico-scientifique, savoir astucieusement se moderniser, ne serait-il pas avisé de moderniser également le « bien », afin qu'il puisse s'opposer (et racheter) le « mal » sur le plan *noétique* (en spiritualisant et en sanctifiant le penser), bien avant que sur le plan *éthique* (en spiritualisant ou en sanctifiant le vouloir)? Ne serait-il pas sage, en d'autres termes, d'opposer à la force de *mort* de la science matérialiste la force de *vie* d'une science de l'esprit, plutôt que l'autorité incertaine de quelque « comité d'éthique »?

Ces brèves observations ne sont naturellement pas adressées aux membres de l'Église catholique, ni à tous les laïcs qui se contentent encore de plein droit de son magistère; elles sont plutôt adressées à tous ceux qui, aspirant à *connaître* et pas seulement à *croire*, parce qu'ils sont convaincus — comme dit le même Maggiolini — que « la vérité s'impose d'elle-même, *par sa propre énergie et par sa propre suavité* » (19), se sont éloignés, non seulement du Catholicisme, mais aussi du Christianisme et ressentent profondément et douloureusement « l'aridité et le froid » (20) qui imprègnent la culture contemporaine.

Aujourd'hui — observe à ce sujet Steiner (et nous sommes alors en 1923) — nous sommes devant une époque dans laquelle les hommes, après avoir appris autour des secrets de la nature, s'éloigneraient tout à fait des paroles des Évangiles, si on ne leur ouvrait pas une nouvelle voie vers le Christ (...) Le mystère du Golgotha fut compris, dans l'époque où il se réalisa, d'une toute autre façon que dans les époques postérieures. Dans notre époque, il doit être entendu et compris d'une manière absolument nouvelle; et la tâche de l'Anthroposophie est de comprendre correctement le Mystère du Golgotha, d'une manière conforme à notre temps (...) Si, dans l'époque actuelle, les hommes ne se consacrent pas à la connaissance spirituelle, le Christ devra être perdue. Jusqu'à maintenant, le christianisme ne faisait pas appel à la connaissance. Le Christ est mort pour tous les hommes, il n'a pas renié les hommes. Si aujourd'hui, les hommes le refusent dans le domaine de la connaissance, ils renient le Christ » (21). Il est superflu d'ajouter que refuser le Christ « dans la sphère de la connaissance » (tout comme déclarer « conclue » la révélation divine) (22) équivaut à refuser l'Esprit Saint: ou bien, cet Esprit « gnostique » (au sens littéral, et non historique) envoyé justement par le Christ pour guérir — en voulant le dire encore à la manière de Steiner — « la maladie de l'âme humaine » (23).

Francesco Giorgi, 18 mai 2005

<http://www.ospi.it> Section: Culture, Politique et Économie

Notes:

(1) *Amour et vérité*, 6 mars 2005 [traduit en français sur ce même site].

(2) A. Maggiolini: *Fine della nostra cristianità [Fin de notre Chrétienté]* — PIEMME, Casale Monferrato (AI) 2001, p.5.

(3) *Ibid.*, p.17.

(4) Selon Maggiolini, pourtant, l'Église universelle s'incarne le plus complètement dans celle catholique. Des Chrétiens non catholiques, il dit en effet: « Ils ne trouvent pas dans leur association religieuse la totalité de la Révélation chrétienne que l'on a dans l'Église catholique: et du point de vue doctrinal et du point de vue sacramentel et pastoral. Il reste un déficit de salut » (*Ibid.*, p.144-145).

(5) *Ibid.* p.7.

(6) R. Steiner: *Forces spirituelles actives entre l'ancienne et la nouvelle génération* — Antroposofica, Milan 1964, pp.32-33.

(7) A. Maggiolini: *op.cit.*, p.8.

(8) *Ibid.*, p.9.

(9) *Ibid.*, p.25.

(10) *Ibid.*, p.57.

(11) R. Steiner: *op.cit.*, p.46. Hegel écrit à ce même sujet: « Pour la foi, l'esprit a une vérité, mais dans cette vérité manque le moment de la certitude de soi. Que l'objet du Christianisme soit la vérité, l'esprit, nous l'avons déjà vu; elle est donnée à la foi comme vérité immédiate. Elle la possède, mais sans en voir conscience, sans savoir, sans la connaître comme son autoconscience » (G.W.F. Hegel: *Leçons sur l'histoire de la philosophie* — La Nuova Italia, Florence 1981, vol.3, II, p.41).

(12) A. Maggiolini: *op.cit.*, p.15-16.

(13) *Ibid.*, p.25.

(14) *Ibid.*, p.101.

(15) *Corriere della Sera*, 29 avril 2005.

(16) Maggiolini dit: « Dans le cas de l'enseignement doctrinal l'Église (...) propose de manière normative et/ou carrément infaillible la même révélation de Dieu qui s'est conclue et se résume en Christ, c'est-à-dire la doctrine qui traduit intellectuellement et oriente d'une manière vitale vers la réalité du Seigneur Jésus » (*op.cit.*, p.93).

(17) G. Gentile: *La pensée italienne de la Renaissance* — Sansoni, Florence 1955, p.8.

(18) Jean-Paul II: *Mémoire et identité* — Rizzoli, Milan 2005, p.62. *Cfr.* aussi *l'esse et le cogito*, 20 mars 2005 [traduit en français sur ce même site].

(19) A. Maggiolini: *op.cit.*, p.35.

(20) R. Steiner: *op.cit.*, p.51.

- (21) R. Steiner: *Le message de la Pentecôte de l'Anthroposophie* dans *Antroposofia* — Revue mensuelle de science de l'esprit, année XIII, n°2, février 1958, pp.40, 34 et 46.
- (22) *Cfr.* note 16.
- (23) *Ibid.*, p.47.